

Benjamin Quénu. *Culture et politique dans l'Ouzbékistan soviétique de la Grande Terreur au Dégel (1937-1956) : L'Union des Écrivains de la RSS d'Ouzbékistan, une expérience de cogestion du pouvoir et de construction des imaginaires politiques*¹.

La thèse entreprend une étude de la formation des imaginaires politiques soviétiques et des contacts culturels à travers l'analyse de l'Union des Écrivains de la RSS d'Ouzbékistan, institution en charge de la production de la littérature et du contrôle de sa diffusion, ainsi que du milieu des métiers du livre qui lui sont liés. Deux grands axes sont articulés. Le premier met en relation les stratégies de contrôle du champ culturel déployées par les différentes instances du Parti à toutes les échelles et les marges de manœuvre (ou *agency*) qu'ont pu se ménager les écrivains de la RSS au sein de l'Union, voire les sourdes résistances qu'ils ont pu lui opposer. Le second entend mettre en évidence les ressorts de la construction des imaginaires politiques produits par ces écrivains en les inscrivant dans leur réseau d'intertextualité et les strates des différents héritages culturels, dans une étude des transferts.

L'étude s'efforce ainsi d'articuler les conditions de production de la littérature, les rapports de pouvoir entre les différentes organisations en charge de sa production ou de son contrôle, les luttes de faction, les mutations du rôle public de l'écrivain et les imaginaires produits. Dans un contexte marqué par plusieurs épisodes de violences de masse, elle s'attache encore aux stratégies de contrôle du pouvoir

1. Thèse de Doctorat d'histoire contemporaine, sous la direction de Didier Musiedlak, soutenue le 24 mai 2019 à l'Université Paris-Nanterre, 779 pages, complétées par deux tomes d'annexes, le premier composé de traductions de documents d'archive et d'articles de presse (317 pages), le second de sources littéraires et de leur traduction (107 pages). Résumé rédigé par l'auteur. L'ouvrage tiré de cette thèse est à paraître aux Éditions Brepols sous le titre *Survivre à Staline : les écrivains de la RSS d'Ouzbékistan entre adaptations et résistances (1937-1953)*.

comme aux stratégies d'évitement et de contournement employées par les écrivains pour maintenir, voire reconstruire une parole poétique. Bien qu'elle reprenne un découpage chronologique familier des études soviétiques, centré sur le second stalinisme, la thèse discute systématiquement la pertinence des différentes coupes à l'échelle de la RSS ouzbèke et les met en relation avec l'échelle mondiale. La première partie est ainsi consacrée à la recomposition du champ culturel après la brutalisation opérée par la Grande Terreur, la seconde aux dynamiques d'autonomisation et à l'accélération des processus de resémantisation de la culture soviétique et de formation d'imaginaires nationaux durant la « Grande Guerre Patriotique », et la troisième à la rupture brutale de cette dynamique durant l'après-guerre.

L'étude s'appuie principalement sur des documents d'archives inédits et difficiles d'accès, en premier lieu sur le fonds de l'Union des Écrivains de la RSS, conservé aux Archives d'État d'Ouzbékistan. Ce dernier comporte de nombreux sténogrammes, lesquels permettent de suivre l'institution dans son quotidien et d'analyser les stratégies discursives des différents acteurs, le contrôle et la réception des œuvres. Sont ensuite convoqués les fonds d'institutions entretenant une relation étroite avec l'Union des Écrivains, à commencer par ceux du Sovnarkom. Les archives du PC ouzbek, conservées aux archives présidentielles, restent à ce jour inaccessibles aux chercheurs étrangers, mais des ordres émanant du Parti, qu'il s'agisse du PC de la RSS ou de celui de l'URSS, sont conservés au sein de ce fond. Les différentes échelles des processus de décision peuvent également être suivies grâce à l'abondante correspondance de l'Union des Écrivains de la RSS avec, d'une part, l'institution fédérale et, d'autre part, ses filiales provinciales.

Afin de mettre en relation les parcours individuels d'écrivains avec les mutations de l'institution, des fonds privés et les fonds des maisons-musées sont convoqués. Ces derniers sont très inégaux. Deux figures clés de la littérature, Oybek² (1905-1968) et G'afur G'ulom (1903-1966), sont ainsi aux opposés du spectre : alors que l'épouse du premier a conservé méticuleusement brouillons, documents et correspondance, la plupart des documents liés au second sont perdus. Enfin, les textes littéraires et la critique composent l'autre grand pôle de la

2. Tous les noms ouzbeks sont ici transcrits, comme dans la thèse, avec l'alphabet latin en cours dans l'actuel Ouzbékistan.

documentation. Quelle que soit leur qualité littéraire, ils sont examinés pour l'imaginaire qu'ils véhiculent. En ce domaine, l'étude prend en compte tant les textes en langue ouzbèke que les productions en langue russe. Autant qu'il est possible, elle a recours à la première publication, aux nombreuses variantes et à la traduction (en russe ou en ouzbek, selon la langue source). Enfin, bien qu'occupant une place seconde dans la typologie des sources, la littérature de mémoire et les témoignages viennent apporter des éclairages sur les relations interpersonnelles. Ici, la primauté est encore donnée aux sources ouzbèkes plutôt qu'aux récits d'évacués ou de visiteurs étrangers, souvent européocentrés voire restés en dehors des sociétés centrasiatiques. Dans cette région où l'hagiographie est un genre littéraire majeur, les récits de vie abondent, sous la forme de mémoires d'écrivains ou de proches, avec une surreprésentation des récits des épouses ou descendantes, lesquelles réinvestissent le rôle traditionnel de gardienne de tombeau. Ils éclipsent hélas le parcours de leur autrice. Parmi les récits convoqués, celui de Zarifa Saidnasirova (1908-1986), épouse d'Oybek et première Ouzbèke à enseigner la chimie à l'université, dit bien davantage de la société des écrivains que du monde académique, tandis que celui de Kibriyo Qahhorova (1914-1996) renseigne peu sur ses propres années d'interprète de guerre, ses activités de traductrice ou de protectrice de jeunes écrivains, mais bien davantage sur le parcours de son époux romancier, Abdulla Qahhor (1907-1968).

En sa première partie, l'étude analyse la recomposition de la littérature ouzbèke et du milieu des écrivains après la Grande Terreur de 1937-1938. Avant cela, elle s'attarde sur les spécificités institutionnelles de cette Union des Écrivains. Cette dernière, fondée sur ordre du Sredazbjuro, organe du Parti qui a, jusqu'en 1933, autorité sur une large part de l'Asie centrale, est en effet dans un premier temps pensée à l'échelle régionale, avant fractionnement à l'échelle républicaine. Au cours de ce fractionnement, un double mouvement de concentration, tant à l'échelle de l'Asie centrale que de la RSS, donne à Tachkent une place privilégiée dans les lettres au moment où la ville devient la capitale au détriment de Samarcande, à rebours du polycentrisme centrasiatique en matière d'édition et de production de biens culturels. Ces moyens supérieurs à celles de ses consœurs permettent à l'Union des Écrivains de la RSS de mettre sur pied rapidement une production efficace et de distribuer d'importantes prébendes. Néanmoins, son

monopole sur la production littéraire reste longtemps théorique. Les cercles de sociabilité lettrés fondés au début des années vingt, qu'il s'agisse de *Chig'atoy Gurungi* (Conversation en Chaghatay), animé par Abdurrauf Fitrat en vue de rassembler le patrimoine littéraire centrasiatique, ou de *Qizil Qalam* (Le Calame rouge), qui rassemble les jeunes poètes prolétariens les plus prometteurs, bien qu'officiellement dissous, continuent de lui faire concurrence, tandis que les presses centrasiatiques, fortes de solides revues littéraires généralistes comme *Mushtum*, *Yer yuzi* ou *Guliston*, restent des lieux privilégiés de la primo-édition. Une large part des « succès de la littérature ouzbèque » affichés repose ainsi sur une intense collaboration avec les élites prérévolutionnaires et leurs presses. Bien que la direction de l'Union des Écrivains de la RSS les condamne de manière répétée pour « nationalisme bourgeois » dès le premier Congrès de l'Union des Écrivains d'URSS, elle ne cesse de les publier jusqu'en 1937 et va jusqu'à commander des traductions en russe de leur production, dont l'ouvertement anticolonial roman *Kecha* (Nuit, 1936) de Cho'lon (1893-1938).

Dans ce contexte, la Grande Terreur de 1937-38 voit la décimation des élites intellectuelles de la RSS, suivant des proportions importantes même au regard des standards élevés de l'URSS, à commencer par les élites prérévolutionnaires ralliées à la construction de l'URSS, les réformistes musulmans dits « Djadids », à la seule exception, pour les grandes figures, de Sadreddin Ayni (1878-1954), l'un des fondateurs des littératures ouzbèque et tadjike modernes. La porosité des cercles de sociabilité, les réseaux de patronage et les multiples coopérations professionnelles amènent très vite le NKVD à identifier de vastes conspirations « panturques » de « nationalistes bourgeois » au sein de l'Union, qui conduisent à l'arrestation puis l'exécution du tiers de ses membres et candidats. De ce fait, elles couvrent un spectre très large, et touchent des personnalités déjà exclues comme Fitrat (1886-1938), ancien chef de file des Jeunes Boukhares rallié à l'URSS, ou Cho'lon, poète, dramaturge et romancier très circonspect quant à l'anti-impérialisme soviétique, mais aussi de jeunes personnalités intégrées, comme Qurbon Beregin (1909-1938), en charge de la mise en place de presses soviétiques, ou encore le poète futuriste prolétarien Anqaboy (1905-1938). La relative souplesse dont l'institution avait fait preuve, garantie du succès de ses publications, la rend alors vulnérable. Toute une génération d'écrivains, et avec elle une décennie de production littéraire, est touchée par une véritable *damnatio memoriae*.

L'étude montre alors combien le groupe dit de « la génération de 38 », qui a la charge de restaurer cette littérature en ruines, est proche socialement voire intellectuellement des élites prérévolutionnaires. Parmi les écrivains dont le parcours est détaillé, Oybek vient de la bourgeoisie urbaine, a étudié à l'école réformée et a épousé la fille d'un bey, qui plus est djadid et ministre de l'éphémère Autonomie de Kokand. La poétesse Oydin (1906-1953), quant à elle, a rompu avec une lignée de notabilité religieuse pour rejoindre le Komsomol. Les exceptions, comme Hamid Olimjon (1909-1944), sont rares, aussi les écrivains cherchent-ils systématiquement, dans leurs mémoires, à prolétarianiser leurs origines ou à mettre en exergue leur rupture. Les parcours et réseaux reconstitués montrent au contraire combien la frontière entre les vivants et les morts est poreuse.

En parallèle de l'action du NKVD. L'Union des Écrivains d'URSS dépêche à l'automne 1937 une commission sous l'autorité du vindicatif Andreï Stanichevski (1904-1993), dit Aziz Niallo, ancien officier de l'OGPU devenu orientaliste. La commission juge plus du tiers des membres et candidats « nationalistes » et les exclut. Les exclus qui survivent sont réintégrés de 1938 à 1939. Ils occupent ensuite une place particulière dans les lettres ouzbèques comme dans l'Union. Certains sont des monuments nationaux, omniprésents dans l'espace urbain actuel. Ainsi, le poète et dramaturge Hamid Olimjon est-il à la fois le Président de l'Union à partir de 1939, peu après sa réintégration, à sa mort accidentelle en 1944 et un poète dont le « Là où fleurit l'abricot » (« O'rik gullaganda », 1937) reste appris par cœur. Quant au poète et romancier Oybek, il est la « conscience de l'Ouzbékistan » pour sa direction très autonome de l'Union de 1944 à son limogeage brutal en 1949, et son nom est intimement lié au genre du roman historique et à la construction d'Alisher Navoi comme héros national. Il partage ce rôle avec Uyg'un, son rival, nommé à la tête de l'Union en 1950 pour imposer une ligne dure, mais auteur de la pièce éponyme, matériau du film de 1947 à l'apogée de cette construction. Ces trajectoires brillantes ne sont certes pas exclusives aux exclus réintégrés. Ceux qui ont alors échappé de justesse à l'exclusion complètent le groupe, ainsi du romancier Abdulla Qahhor, Président de l'Union de 1954 à 1956 reconnu par ses pairs comme « le Tchekhov ouzbek » et comme l'artisan de la déstalinisation, ou du poète G'afur G'ulom, virtuose multilingue maîtrisant tant la poésie persane classique qu'une

modernité souvent rapprochée de Maïakovski, parfois mêlées au sein d'un même texte.

Le groupe des survivants en charge de l'Union à compter de 1938 présente une certaine homogénéité ethnique. Les arrestations n'ont pas prioritairement ciblé les groupes minoritaires (Slaves, Tadjiks, Juifs de Boukhara, Ouïghours), mais ne les ont pas épargnés non plus. Leur vivier, plus restreint, s'est donc tari. En conséquence, les recrutements de 1938 sont favorables aux Ouzbeks. Paradoxalement, l'opération du NKVD visant à étêter le « nationalisme ouzbek » et le « panturquisme » a contribué à ouzbéquiser l'un des principaux producteurs de biens culturels de la région. Reste un groupe important de slavophones, principalement Ukrainiens et Russes. L'étude des parcours révèle que la plupart sont installés de longue date en Asie centrale. Certains, à l'instar de la traductrice et poétesse Svetlana Somova (1915-1989), sont des descendants de fonctionnaires tsaristes, quand d'autres, souvent des anciens combattants de l'Armée rouge, ont fait souche peu après la Révolution, à l'instar du traducteur et poète Vladimir Lipko (1912-1980). La pratique de la traduction constitue le tronc commun : ces écrivains ont pour fonction première, au sein de l'Union des Écrivains de la RSS, de valoriser la littérature ouzbèke à mesure que son périmètre est défini en la traduisant en langue russe, qu'il s'agisse de la poésie turco-persane, des épopées turciques ou de la littérature contemporaine.

Dernier élément de cette vue en coupe de la sociologie de l'institution après la Grande Terreur, la place qu'y occupent les femmes apparaît marginale. Certes davantage épargnées par les arrestations, elles n'en restent pas moins rares au sein de l'Union. Parmi les autrices, seule la poétesse et nouvelliste Oydin est membre, depuis la fondation de l'Union des Écrivains, un rôle de premier plan qui l'a mise en danger pendant tout le processus de purge et placée au rang des exclus. À son retour dans l'Union, elle n'y occupe plus, contrairement à ses pairs masculins réintégrés, une place de premier plan, mais garde des responsabilités éditoriales. Elle est surtout parallèlement en charge de l'instruction idéologique des cadres au sein du Parti. Couplée à son genre, cette fonction amène à l'oubli relatif de ses poèmes et nouvelles aujourd'hui. Les autres autrices, y compris des poétesses de premier plan, comme Zulfiya (1915-1973), ne sont pas membres. Pourtant, les femmes occupent de longue date une place importante dans l'écriture en Asie centrale, à la fois comme poétesses et anima-

trices de cénacles. En dépit du discours égalitariste, l'Union des Écrivains se montre ainsi particulièrement excluante. La proportion de femmes est certes plus importante parmi les candidats, mais ce léger rééquilibrage est dû à la présence des poétesses-traductrices slaves. Elles sont en revanche surreprésentées dans les métiers de l'édition et de la traduction.

Au groupe de survivants réunis au sein de l'Union des Écrivains, il incombe tant de reconstruire une parole poétique alors que des genres littéraires en pleine émergence ont été dévastés, autant que de participer à la propagande de masse en construisant les grandes constellations mythologiques soviétiques. L'étude des imaginaires véhiculés révèle, même au sein des textes les plus normés, des processus d'hybridation et des transferts culturels complexes. Les grands mythes soviétiques sont ainsi acclimatés et resémantisés. À travers les poésies publiées dans les organes de l'Union des Écrivains, celles que l'organisation met en vitrine pour montrer ses capacités à produire une littérature de qualité, démontrer sa loyauté et donner à voir des modèles – l'étude s'attache à retracer les différentes sources des imaginaires produits. Les fonds littéraires convoqués conduisent à la production d'une culture hybride, où les sacralités islamiques, la poésie amoureuse turco-persane, les épopées turciques comme la poésie de la déploration du XIX^e siècle, dite du *tar zâman*, et même les œuvres désormais interdites des Djadids sont convoquées dans une riche intertextualité. Ainsi, le protagoniste de *Farhad et Shirin* donne-t-il ses traits à l'homme nouveau, bâtisseur de canaux et amis de tous les peuples. Quant à la vision de l'avenir radieux, elle prend une coloration anticoloniale au contact de la littérature du *tar zâman*, parallèlement canonisée. La préparation à la guerre est à la fois informée par l'épopée et par le discours historique sur les luttes contre les Mongols. L'émancipation des femmes, thème central dès le début des années vingt, détourne les métaphores de la poésie amoureuse dite du « rose et du rossignol ». La figure du Guide, omniprésente durant la Grande Terreur, emprunte à ces différents registres. Même dans les poésies de commande les plus normées, les auteurs emploient une large gamme d'héritages littéraires et culturels qui transforment considérablement la réception de l'idéologie soviétique. Il ne s'agit pas seulement d'adapter pour améliorer l'efficacité de la propagande, ou de crypter le discours pour évoquer l'illicite par métaphores sous couvert de rectitude idéologique – la pratique existe cependant – mais avant tout d'établir des

ponts dans une société qui connaît une transformation des plus rapides.

À la relecture des mythes pansoviétiques se mêle la construction d'un imaginaire national, menée avec beaucoup de prudence dans le contexte des suites de la Grande Terreur. Le jubilé Pouchkine de 1937 fournit un modèle aux jubilés nationaux et rend licite l'héroïsation des grands auteurs. L'Union des Écrivains, avec l'appui du Parti de la RSS, s'en saisit pour construire les fondations du mythe de Navoï comme fondateur de la langue et de la littérature ouzbèques, à l'image de Pouchkine en fondateur de la littérature russe. Son antériorité de trois siècles sur son homologue russe alimente un discours sur le haut développement de la « civilisation ouzbèque », à rebours du discours colonial sur l'arriération dont l'URSS avait partiellement hérité.

Peu à peu, la littérature, en dialogue avec les travaux des historiens, forme une constellation mythologique de grands hommes, composée d'hommes de lettres ou de savants comme Ibn Sina (c. 980-1037), avec un glissement progressif vers les hommes d'État avec Ulugh Beg (1394-1449), souverain astronome, et même, à la faveur de la guerre qui éclate en Europe, une réhabilitation de Tamerlan (1320-1405), en libérateur des Mongols. Une détente intérieure, observée dès l'année 1939 et accentuée en 1940, permet à l'Union des Écrivains de réhabiliter prudemment le roman historique, intimement liée au fait national et d'autant plus proscrit qu'il lié à Abdulla Qodiriy (1894-1938) et Cho'pon, tous deux exécutés. Ce travail émane d'abord d'auteurs en marge. Oybek, alors même qu'il est encore exclu, y revient le premier, avec *Le sang sacré* (*Qutlug' Qon*, 1940), au thème idéologiquement acceptable, celui de l'Asie centrale en révolution.

Couvrant la « Grande Guerre patriotique », la deuxième partie met en regard les transformations institutionnelles et sociales liées aux nécessités du conflit et de l'évacuation avec le rôle joué par l'Union des Écrivains et la littérature dans la mobilisation de la population de la RSS.

Les archives de l'Union montrent un processus d'autonomisation du champ culturel très marqué, aboutissant à une cogestion du pouvoir en matière culturelle. Le Parti de la RSS, débordé, montre une telle inertie qu'il tarde à reporter le jubilé Navoï et à mettre en place une propagande de guerre. Dans ce contexte, les initiatives individuelles pallient l'absence de lignes directrices. Les écrivains qui parviennent à

se mobiliser rapidement définissent ainsi sans contrôle les grands axes de la propagande de guerre. Outre cette liberté, l'Union des Écrivains voit bientôt son pouvoir renforcé par l'évacuation. En même temps que l'appareil industriel et des dizaines de milliers de personnes, des institutions culturelles, universités et centres de recherche sont déplacés en nombre à Tachkent. La capitale ouzbèke accueille plus de vingt mille représentants de l'intelligentsia. Certaines évacuations sont décidées au plus haut niveau, comme celle d'Anna Akhmatova ; d'autres, spontanées, sont réfrénées par les autorités. L'Union des Écrivains doit absorber en très peu de temps de nombreux écrivains de Biélorussie, d'Ukraine, de Russie et d'Europe de l'Est. Certains ont de très hautes responsabilités au sein de l'Union des Écrivains de l'URSS. Les moyens financiers déployés sont colossaux, et fondent la fortune de l'organisation, si bien que dans les mémoires et témoignages, la guerre est regardée comme une période de haute culture. La fréquence et la qualité des spectacles, ainsi que les nombreuses coopérations artistiques entre auteurs ouzbeks et évacués, à l'instar de la mise en scène du *Muqanna* (1942) de Hamid Olimjon par Solomon Mikhoels, vont dans ce sens. Néanmoins, les relations entre écrivains d'Ouzbékistan et évacués ne sont pas idylliques. Sur le plan institutionnel, Tachkent est d'abord le théâtre d'une tentative, orchestrée par Alekseï Tolstoï, de priver Alexandre Fadeïev de la direction de l'Union des Écrivains d'URSS pour la transférer à Tachkent. Après son échec, la direction de l'Union des Écrivains de la RSS est refondue pour intégrer les évacués. La bataille pour le contrôle des différentes sections est très rude, mais Hamid Olimjon, avec l'aide de certains évacués, conserve l'avantage. Il place ainsi les écrivains d'Ouzbékistan dans une position de pouvoir, sur deux plans. Sur un plan pratique, le Litfond, organe de l'Union en charge de la distribution des revenus et privilèges, reste sous contrôle ouzbek, et avec lui la distribution des avantages et ressources. Pour les évacués dont le parcours n'a pas été encadré par le Parti, en particulier ceux qui se trouvent dans les villes de province, la dépendance est extrême. Sur le plan littéraire, l'organisation même des sections permet de multiplier les commandes de traductions de l'ouzbek vers le russe, valorisant les œuvres à l'échelle soviétique. Une même nuance doit être apportée sur les sociabilités. Au sein de la maison de l'Union, les écrivains se fréquentent et certains évacués, comme Korneï Tchoukovski, s'enthousiasment pour la littérature ouzbèke, qu'ils découvrent. En dehors, les évacués

reconstituent des sociabilités antérieures et les cercles se mélangent peu, sauf au plus haut niveau. Ainsi Alekseï Tolstoï fréquente-t-il le Président Hamid Olimjon, mais pas Vladimir Lipko. Quant à Anna Akhmatova, elle ne fréquente, parmi ses pairs d'Asie centrale, qu'Oybek et Chustiy, reconnus comme de grands écrivains.

Ces réserves formulées, l'étude montre que l'évacuation renforce l'Union de la RSS sur la longue durée. Avec l'appui du PC ouzbek, qui cherche dès 1944 à maintenir le plus possible d'usines et d'institutions évacuées sur son territoire, l'Union conserve une partie des moyens alloués alors même que les évacués commencent à repartir. En outre, les membres du Présidium tissent un puissant réseau à Moscou et Leningrad, qui leur confère des protections et des accès aux publications. Oybek en est l'exemple paradigmatique : sous la protection de Fadeïev, il cumule la Présidence de l'Union des Écrivains de la RSS, obtenue à la mort de Hamid Olimjon en 1944, et l'un des secrétariats de l'Union des Écrivains d'URSS.

La « Grande Guerre Patriotique » est propice à des transformations très rapides de la culture, des institutions et de la société à la faveur de la mobilisation de la population en vue de l'effort de guerre, tant par l'intégration des hommes à l'armée que par le développement de l'appareil industriel. L'URSS, longtemps perçue comme un pouvoir distant et menaçant par la majeure partie de la population, apparaît pour la première fois comme une expérience collective. Les besoins de la mobilisation sont tels que les imams sont mobilisés, puis des Directions spirituelles des musulmans mises sur pied, coiffées par celle de Tachkent (1943). En termes d'imaginaires de guerre, les écrivains de la RSS accompagnent, voire précèdent cette évolution : chez certains auteurs, comme Maqsud Shayxzode (1908-1967), le recours aux sacralités islamiques, au *jihad* et au martyr, devient transparent jusque dans le lexique. Les figures de l'ennemi sont quant à elles dominées par les références aux diverses invasions passées, à commencer par l'invasion mongole, avec des pièces comme le *Jalaleddin* (1944) de Shayxzode ou le *Mahmud Torobiy* (1944) d'Oybek. Leur répond la célébration de la haute culture ouzbèke en danger dans les œuvres consacrées à Navoi, qu'il s'agisse de la pièce éponyme d'Uyg'un (1942) ou du roman d'Oybek, prix Staline en 1944. Ces deux œuvres mettent en scène l'ancienneté de la culture comme du fait étatique car Navoi y apparaît comme une figure politique autant que littéraire. La représentation du nazi en destructeur de culture laisse ainsi une telle place à l'exaltation

de l'histoire que le genre historique devient le genre dominant alors qu'il venait à peine d'être réhabilité, faisant du conflit un moment de cristallisation de l'imaginaire national autant qu'une expérience pansoviétique partagée.

La troisième et dernière partie couvre l'après-guerre, jusqu'aux prémices de la déstalinisation. Elle interroge le processus de reprise en main de la production des imaginaires dans ce territoire devenu très autonome à la faveur du second conflit mondial et son articulation avec les premières crises de la Guerre froide.

Les tentatives d'imposer un contrôle au champ culturel se font jour dans la RSS dès 1944 et s'accroissent avec la *ždanovščina*, puis avec la campagne contre le cosmopolitisme, qui trouvent toutes deux une déclinaison spécifique à la RSS. La première, avec la résolution ciblant les répertoires des théâtres, comporte un volet spécifiquement dédié à briser l'expression du fait national et la référence au passé, que les auteurs sont sommés d'abandonner aux profits des « thèmes contemporains ». En outre, les revues de Leningrad, qui font l'objet de la première attaque, sont désormais liées à celles de Tachkent. Ici, la cohésion de l'Union des Écrivains et l'expérience en matière de stratégies de survie permettent dans un premier temps de limiter les conséquences à ses filiales de province, ainsi qu'au retrait des œuvres de guerre les plus problématiques, à commencer par la pièce *Jalaleddin*, attaquée comme une « idéalisation du passé féodal ». Sous la Présidence d'Oybek, l'Union protège les siens, qu'ils appartiennent ou non à sa clientèle. Les écrivains restent donc en mesure de poursuivre leur entreprise de délimitation d'une littérature et d'un imaginaire nationaux, incorporant une vaste gamme d'écrivains pourtant jugés « féodaux » et « arriérés » au canon, tout en achevant la construction du mythe de Navoi, couronnée par le jubilé de 1947 et la sortie du film éponyme.

L'Union des Écrivains de la RSS, pourtant compromise par sa collaboration active avec les écrivains de Leningrad et son recours massif au genre historique, parvient à maintenir les grandes lignes dessinées depuis la détente de 1940 et à faire bloc jusqu'en 1950. Davantage que la fin de la guerre, c'est cette année qui marque la rupture. L'étude articule alors les enjeux de la production agricole, les tensions de Guerre Froide, les luttes de factions et l'ingénierie linguistique pour mettre en lumière les ressorts du second stalinisme finissant. Les luttes

internes au Parti, à plusieurs échelles, forment un premier facteur explicatif : de la même manière qu'il existe une surenchère idéologique entre Jdanov et Malenkov, les tenants de la ligne dure au sein du PC ouzbek mettent la direction en défaut pour son manque de vigilance idéologique. Staline promeut en 1949 les hauts responsables du PC ouzbek à des postes prestigieux pansoviétiques où leur pouvoir est amoindri, laissant l'espace aux tenants de la ligne dure. Aussitôt, le Comité central démet avec brutalité Oybek de ses fonctions en 1949 après l'avoir attaqué pour la publication d'œuvres antisoviétiques dans les revues de l'Union. Sharof Rashidov (1917-1983), correspondant de guerre et volontaire, mieux connu pour sa direction du PC ouzbek de 1959 à 1983, le remplace. S'il accepte de relayer une ligne dure, il laisse en pratique des espaces de liberté, qui disparaissent après sa promotion à la Présidence du Soviet suprême. L'Union des Écrivains est alors, jusqu'à la mort de Staline, entre les mains d'Uyg'un, préoccupé par sa propre survie, et de Miltchakov, vétéran de guerre et relais du nationalisme russe aux accents néocoloniaux caractéristique du second stalinisme. L'un comme l'autre collaborent activement avec le MVD (le Ministère des Affaires Intérieures, anciennement NKVD), précédant parfois ses demandes.

Dans le contexte de la Guerre froide, la chasse aux grandes conspirations en contact avec l'étranger, en particulier avec l'Iran qui a été le théâtre de la première crise de la Guerre froide avec le retrait soviétique, reprend, et reparaissent les chefs d'accusation de « nationalisme bourgeois » articulé à « panturquisme » et « panislamisme ». Comme à Moscou et Leningrad où Pouchkine est coupé de l'Europe, employer la méthode comparative vaut condamnation pour cosmopolitisme, mais aussi panturquisme ou panislamisme, voire une combinaison des trois. Le glissement est d'autant plus facile que les auteurs et savants d'Ouzbékistan ont écrit des essais et des œuvres à quatre mains avec leurs homologues de Russie.

À compter de 1950, au sein de l'Union des Écrivains, les luttes de faction aboutissent à des règlements de compte meurtriers, en priorité contre Oybek et sa clientèle. Dans la presse, puis au sein de l'Union des Écrivains et de l'Institut des langues, les attaques contre « l'idéalisation de la période féodale » ouvertes avec la résolution de 1946 s'amplifient, menées par des opportunistes, pour certains très jeunes, qui s'en prennent à la fois aux formes classiques, au roman historique, y compris au roman *Alisher Navoiy*, pourtant prix Staline en

1944, et à l'épopée. Le harcèlement devient la norme, laissant Oybek pour mort et conduisant à nombre d'exclusions. L'intérêt renouvelé du MVD pour la lutte contre le « nationalisme bourgeois » et les conspirations imaginaires amène à l'arrestation et, dès 1950, à la condamnation des plus fragiles à des peines allant de dix à vingt-cinq ans de camp. Il s'agit souvent de jeunes auteurs prometteurs comme Shukrullo, déporté à Norilsk et auteur du seul récit concentrationnaire en ouzbek d'ampleur publié à ce jour, *Les Enterrés sans linceul* (*Kafansiz ko'milganlar*, 1991). Les auteurs expérimentés mobilisent un important réseau et une solide expérience de la répression pour échapper au processus. Ainsi, il faut une campagne de longue haleine contre Maqsud Shayxzoda, ancien bras droit d'Oybek et la transmission d'un dossier de plus de trois cents pages habilement monté pour en faire un « cosmopolite apatride », un « nationaliste ouzbek » et un promoteur du féodalisme, et ainsi obtenir sa condamnation à vingt-cinq ans de déportation. L'affaire dépasse son cas individuel. Au cours de cette campagne, l'Union des Écrivains est le théâtre d'une véritable entreprise de purification de la langue de sa part persane et arabe, à la fois « arriérée » et attribuée à l'influence de l'ennemi, dans une logique de la Guerre froide. Deviennent obligatoires des termes turciques, mais surtout des termes « internationaux » tirés du russe.

La multiplication des restrictions aboutit à un appauvrissement des productions littéraires et même des traductions, voire à leur arrêt. L'entreprise de délimitation d'une littérature nationale est totalement mise en suspens après 1950, au profit de romans de production ou de récits de guerre exaltant le rôle des Russes. Les thèmes historiques, la métrique arabo-persane et finalement toute référence aux épopées turciques disparaissent. Alors même que la littérature avait gardé de riches intertextualités même au lendemain de la Grande Terreur, elle est, dans la période 1950-1952 des plus normées. La conjonction de la réhabilitation de la période coloniale à l'échelle soviétique, de l'arrêt total de la construction d'un imaginaire national dans la RSS, de la proscription des formes littéraires héritées, et de l'éloge constant de la Russie et du Guide, amène à caractériser cette période comme celle d'une expérience néocoloniale. Une légère détente est observable quelques mois avant la mort de Staline. Elle s'accroît au Troisième Congrès de l'Union des Écrivains de la RSS en 1954, quand Abdulla Qahhor, très libéral, accède à sa Présidence.

Au terme du raisonnement, les écrivains rassemblés dans l'Union des Écrivains de la RSS ouzbèke, beaucoup plus proches des élites prérévolutionnaires et beaucoup plus aptes à poursuivre leurs propres objectifs que l'historiographie occidentale et la dissidence russe ne l'ont longtemps admis, emploient, voire instrumentalisent, les catégories, le discours et le système soviétiques à leurs propres fins, matérielles comme intellectuelles, suivant une vaste gamme de stratégies d'adaptation et de résistance. Négociant sans cesse des marges de manœuvre avec les différents pouvoirs soviétiques, ils entrent, durant les moments de détente, notamment la « Grande Guerre patriotique », dans une forme de cogestion de la politique culturelle avec le PC ouzbek. Leur important réseau, à l'échelle de la RSS et de l'URSS, leur offre le plus souvent une protection et des moyens de diffusion, mais peut, comme en 1937-1938 quand ces réseaux se confondaient encore avec ceux des élites prérévolutionnaires, se retourner contre eux.

En acclimatant la propagande soviétique à leurs diverses strates d'héritages culturels, les écrivains survivants ont contribué à former une culture hybride, où les sacralités islamiques se mêlent aux sacralités soviétiques, la poésie classique à l'éloge de la modernité, la déploration du colonialisme à la construction de l'avenir radieux. Durant les années les plus dures du second stalinisme, ils ont donné aux grands mythes nationaux ouzbeks la forme qu'ils ont conservée jusqu'à nos jours et poursuivi le travail de fixation de la langue, avec d'autant plus de force qu'ils ont alterné captation des bénéfices et résistance à la pression. Enfin, dans une intertextualité souvent codée, ils ont continué le dialogue avec les œuvres des écrivains frappés de *damnatio memoriae* au point de prolonger leur esthétique et leur nationalisme.

Bien que l'étude ait suivi les grandes scansionsoviétiques, elle invite à réévaluer les chronologies et à considérer cette scansion du point de vue de la RSS. Ainsi, le premier dégel du champ culturel est-il antérieur à l'éclatement de la « Grande Guerre patriotique », quand le PC ouzbek s'investit dans la valorisation de la littérature pour se poser en modèle, et la conjonction de sa protection et de la cohésion interne de l'Union retarde considérablement la reprise en main. Les groupes des périphéries apparaissent aussi capables de détourner les grandes politiques ou les esthétiques soviétiques à leur profit, si bien que le réalisme socialiste prend parfois une tonalité anticoloniale, et que la campagne contre le cosmopolitisme est instrumentalisée dans la lutte qui oppose les écrivains et les cinéastes aux orientalistes dans la défini-

tion de la figure centrale du roman national ouzbek, Alisher Navoi. Dans cette perspective, la thèse contribue à une historiographie à la fois de plus en plus sensible aux conflits internes au sein du Parti et des organisations culturelles ainsi qu'aux différents jeux d'échelle, où l'expérience des élites moscovites cesse d'être considérée comme la norme, et les capitales russes, Moscou et Leningrad, le seul lieu d'impulsion des politiques culturelles soviétiques.

CRPM, Paris-Nanterre
GEO, Université de Strasbourg